



# L'EMBOBINÉ

Association loi de 1901, pour la jubilation des cinéphiles,  
vous propose

## ELDORADO De Bouli Lanners

Saisi juste avant son départ pour le festival de Cabourg (où il va se rendre dans la Chevrolet d'*Eldorado*, si elle ne tombe pas en panne), Philippe «Bouli» Lanners, 43 ans, dévoile tout sur l'enfance, la peinture et les cow-boys qui disparaissent au fond de l'écran.

D'où venez-vous, géographiquement, cinématographiquement ?

Je viens de la campagne belge et c'est un milieu que j'aime toujours. De la partie germanophone, où mes parents s'étaient installés. Il n'y avait pas de cinéma. Quand on allait à la ville, c'était pour voir des succès populaires. J'ai étudié aux Beaux-arts, puis j'ai bossé à la télé, je faisais de la déco. J'ai été accessoiriste, machino, électro, artificier... Puis régisseur pour les Snuls de Canal + Belgique et je suis passé devant l'écran parce qu'il fallait un petit gros pour faire le crétin en tutu. Aujourd'hui, ce sont des seconds rôles, dans des films comme *Un long dimanche de fiançailles*. Côté réalisation, ça a commencé avec le Festival de Kanne, en Belgique, que j'organisais avec un pote. Un festival de films amateurs ratés, de films d'entreprise, de pubs, etc., de 1994 à 2000. Il s'est d'abord appelé Festival de Lourds et d'Essais et, comme on manquait de films, j'en montais moi-même à partir de chutes de super 8 de famille. Je les collectionne depuis vingt ans. C'est une sorte d'archéologie populaire contemporaine, ça me plaît beaucoup. C'est comme ça que j'ai créé mes premiers films, à partir d'une recherche de plasticien.

Quel était le sujet de votre premier long-métrage, *Ultranova* ?

Il n'y avait pas de trame narrative nette. C'est un film intimiste, par petites touches, dont les personnages retiennent leurs sentiments jusqu'à ce qu'ils craquent. Tout se passe de maison vide en maison vide, dans ces petites fermettes «clé sur porte» qui sont populaires en Belgique.

*Eldorado* est un road-movie dans lequel la Belgique ressemble aux Etats-Unis. Par quel miracle ?

J'adore le genre du road-movie. Je n'ai jamais été aux Etats-Unis, mais je les recrée en Belgique, comme Wenders l'a fait en Allemagne. C'est aussi mon regard de petit garçon. Evidemment, pour faire un road-movie en Belgique, c'est un peu compliqué, parce que dès qu'on part, on n'est plus en Belgique. Alors soit il faut tourner en rond, soit faire une coproduction, soit annexer des territoires étrangers, comme dans *Eldorado*, parce que vu les trajets parcourus, j'ai virtuellement reculé la frontière... Ce que j'aime le mieux dans le western, c'est quand le mec repart avec son cheval à la fin. J'ai envie de savoir où il va et de le suivre. Un peu comme dans les peintures où un personnage est seul. J'adore aussi regarder les gens dans la rue, ou ceux qui marchent au bord des routes. Le type qui fait Jésus dans le film, avec la paye qu'on lui a donnée, il a pris un ticket de train première classe, il est allé jusqu'à la mer, au bout de la ligne, et on n'a plus eu de nouvelles. Je trouve ça magnifique.

C'est aussi un film d'hommes : à part la mère d'Elie, deux putes et une serveuse hors-champ...

Oui, c'est totalement assumé. *Ultranova* était un film de femmes et ici, par contraste, tous les personnages sont en manque d'amour maternel. C'est en cela que la mère d'Elie est aussi la mère de tous les personnages. On a coupé une réplique, à la fin du soliloque du collectionneur de voitures tueuses, parce que c'était un peu appuyé. Il criait «Mais tout ça manque de femmes !»

Pourquoi avoir souligné et explicité la relation entre Yvan et Elie en introduisant le personnage du petit-frère d'Yvan ?

A la base, ça devait être une petite sœur. Puis il s'est développé entre Fabrice Adde et moi une relation grand-frère/petit-frère et on voyait que ça ne collait pas. On ne se rend pas toujours compte de ce qu'on fait au moment du tournage. C'est après que je m'en suis aperçu et que j'ai changé la sœur en frère. Je ne voulais pas trop expliquer, mais on m'a dit que ça pouvait ne pas être clair pour certaines personnes. Et comme je tiens à faire un cinéma d'auteur qui ait aussi une dimension populaire, que ma mère puisse le comprendre tout de suite, j'ai rajouté certains éléments clés.

C'est un voyage de fraternité, mais aussi un retour vers l'enfance...

Bien sûr. Je n'ai pas de démarche thématique intellectuelle, mais de ce magma qui devient un scénario et de ce tournage qui devient un film, quand les journalistes me posent des questions, je comprends bien, a posteriori, ce que j'ai fait. Mon problème, c'est d'avoir eu une enfance très heureuse, et j'ai cette nostalgie de l'innocence et des partenaires qui étaient là quand j'étais enfant, et qui commencent à disparaître.

C'est aussi la nostalgie de ce qu'on n'a pas pu faire avec sa famille, à cause de la mort, mais qu'on n'aurait quand même pas fait s'ils n'étaient pas morts...

Oui, bien sûr. Il y a plein de choses impossibles à faire et qui ne restent que comme des regrets. C'est l'infinie tristesse que j'ai essayé de montrer dans un film pourtant comique. Si un jour je fais un film de science-fiction, je crois que je serai quand même obligé de montrer les rapports familiaux des Martiens...

L'anecdote de départ est réelle : vous avez un jour trouvé chez vous deux cambrioleurs et vous êtes devenus potes.

Oui, on s'est même ensuite rencontrés en ville, ils m'ont offert à bouffer, à boire, et deux mois plus tard, ils sont revenus et ils ont tout volé.

Comment avez-vous découvert Fabrice Adde, qui joue Elie ?

Il s'est très vite imposé au casting et aux essais, même si on avait d'abord tenté une distribution plus «bankable». Quand on tournait à Liège, dans le quartier de la drogue, Fabrice se faisait embrouiller par les flics chaque fois qu'il sortait du périmètre de la régie. Et pourtant, il est hyperclean en réalité, mais il habitait le rôle. Il a une présence animale extraordinaire, il est très beau. Evidemment, il va nous manquer à la fin du film, c'est le but.

Comment se fait l'écriture d'un film ?

Il y a la bande-son d'abord, que je choisis, avec une trentaine de morceaux que je distribue à tout le monde. Des carnets pleins d'anecdotes réelles ou sorties de mon cerveau malade. Je me sers beaucoup des conneries qui m'arrivent, comme je suis un peu hypocondriaque... Le repérage des lieux, des décors qui suggèrent le récit. Le scénario est très écrit, je ne veux pas improviser. Mais comme je travaille avec un noyau dur d'amis, une famille soudée, ça me permet quand même de tout changer à la dernière minute sans emmerder personne. Par exemple, le prologue n'était pas prévu. Le premier jour de tournage, ce gars était là, qui lisait la bible des bikers et qui nous suivait, alors on l'a filmé et chaque fois, il repartait sur Jésus... Je l'ai gardé parce que quand il dit «Je suis Jésus, mais je ne suis pas venu me faire crucifier une deuxième fois», ça va parfaitement avec le sujet, c'est un Jésus devenu pragmatique, dépressif.

Jésus plus Elie, ça fait beaucoup...

C'est Yvan qui comprend le nom Elie. Lui, il dit juste «mmmpf». Mais j'aimais qu'il y ait un prophète. Moi aussi, comme la plupart des hommes, je suis dans une recherche mystique et je ne trouve jamais rien.

Sauf la chaise d'Alain Delon qu'on voit dans le film. Elle sort d'où ?

Je l'ai piquée sur le tournage d'Astérix, où j'ai interprété le roi des Grecs. C'est pas la chaise que Visconti lui avait filée, je vous rassure, c'est une chaise «Alain Delon» lambda. En fait, j'avais ma chaise «Bouli Lanners» et comme un couillon de Belge, j'ai décidé de la rapporter pour épater mes potes, mais comme m'a femme n'avait rien pour s'asseoir, j'ai aussi pris celle-là.

Libé du 18 /06 /2008

**Prochaines séances: La nouvelle vie de  
M Horten**

jeudi 25 septembre 18h30 et 21h

lundi 29 septembre 21h

**Pourquoi adhérer à l'Embobié?**

Pour bénéficier du tarif réduit.

Pour recevoir les programmes

Pour être invité à chaque animation

Pour faire part de vos critiques et suggestions

**ET proposer à la programmation le films que vous avez envie de voir.**